

MIGRATIONS INTERIEURES

Carte préparée par Jean-Pierre RAISON

I. — SOURCES

Dans l'état actuel de nos connaissances, la réalisation d'une carte des migrations intérieures à Madagascar est un travail qu'on n'entreprend pas sans hésitation. Certes, des ouvrages généraux, et de qualité, ont été publiés sur ce sujet, mais ils valent moins par leurs données chiffrées, généralement anciennes, et qui sont manifestement des sous-évaluations, que par les renseignements qualitatifs qu'ils nous fournissent sur les modalités des mouvements de population. Or, la réalisation d'une carte exige des données numériques complètes et relativement solides. En définitive, le seul document statistique d'ensemble que nous pouvions utiliser est la collection des monographies de sous-préfectures rassemblées par le Ministère de l'Intérieur ; elle nous fournit pour chaque année une évaluation de la population par ethnies qui, faute de mieux, permet une estimation numérique des migrations passées autant que présentes à Madagascar.

Certes, on peut formuler de nombreuses critiques à l'égard de ces documents. Les évaluations qu'ils fournissent sont sujettes à caution et, faute de cahiers de villages, ils est pratiquement impossible de les contrôler à moins de recenser des cantons entiers. D'autre part, la classification par ethnies est souvent discutable. Si elle est relativement exacte pour une ethnie donnée, dans les régions de peuplement stable, sans immigration, elle devient d'une extrême imprécision dans les zones d'immigration. Bon nombre d'immigrants tentent de s'assimiler à la population autochtone et ne déclarent donc pas leur origine réelle ; l'usage courant veut d'autre part qu'on ne distingue guère les ethnies immigrées dont l'origine géographique et l'organisation sociale sont comparables ; ainsi, il est pratiquement impossible, au vu des statistiques, de dégager la part respective des divers groupes du Sud-Est, car ils sont presque tous regroupés sous le terme d'Antaimoro dans le Nord et le Nord-Ouest, tandis que dans l'Ouest ceux qu'on appelle plus communément «Koroa» sont, en général, unis sous le qualificatif d'Antaisaka. Enfin, rien ne nous permet de distinguer à partir de ces évaluations la part respective des mouvements historiques et des phénomènes récents, ni les mouvements de colonisation dans des régions de peuplement presque homogène comme le Moyen-Ouest.

Aussi avons-nous élaboré deux types de documents cartographiques : d'une part, trois cartons qui présentent l'importance des diverses ethnies migrantes dans les régions de peuplement mêlé ; d'autre part, un carton qui précise la direction des principaux mouvements de population passés ou actuels, et notamment les mouvements pionniers aux franges des domaines ethniques.

Si, pour les trois premiers croquis, nous n'avons utilisé que les Monographies de Sous-Préfecture pour l'année 1967, la réalisation du quatrième carton, si imprécis et incomplet soit-il, a supposé, outre des enquêtes personnelles, de nombreuses lectures. On retiendra particulièrement :

R. Decary et Castel : Modalités et conséquences des migrations intérieures récentes de population à Madagascar. Tananarive, Imprimerie Officielle, 1941.

H. Deschamps : Les migrations intérieures à Madagascar. Paris, Berger-Levrault, 1959.

G. Roy : Etude sur les migrations intérieures de population à Madagascar. Tananarive, ORSTOM, 1963.
et, parmi les travaux de portée régionale :

B.D.P.A. : Mise en valeur du Moyen-Ouest dans la province de Tananarive. Paris, B.D.P.A., (s.d.), 1963, 4 vol, ronéo.

B.D.P.A. : Etude des possibilités de mise en valeur du Moyen-Ouest (province de Fianarantsoa). Tananarive, B.D.P.A., (s.d.), 1966, 2 vol, ronéo.

H. Deschamps et S. Vianès : Les Malgaches du Sud-Est. Paris, P.U.F., 1958.

J. Faublée : La cohésion des sociétés Bara. Paris, P.U.F., 1954.

M. Guérin : Les migrations, facteurs de l'évolution socio-économique de l'Androy. Tananarive, «Terre Malgache», n° 7, janvier 1970, pp. 53-82.

H. Lavondès et P. Ottino : Problèmes humains dans la région de la Sakay. Tananarive, IRSM, 1961, ronéo.

L. Molet : L'expansion Tsimihety. Tananarive, mémoires de l'IRSM, série C, tome V, 1959, pp. 1-196.

G. Roy : Réflexions et documents sur le problème de la création de structures d'accueil dans l'Ouest de Madagascar. Tananarive, ORSTOM, 1966, ronéo.

II. — ELABORATION DE LA CARTE

La cartographie des migrations pose des problèmes techniques délicats. Représenter les mouvements de population par des flèches relève pour une bonne part de la fiction. Il faudrait connaître avec précision les itinéraires de migrations, si toutefois il existe des voies de passage précises : c'est le cas pour un certain nombre de mouvements de population de la façade orientale vers les Hautes Terres, canalisés par le relief, mais ce sont des faits exceptionnels. L'utilisation des flèches pourrait à la rigueur se justifier, comme une représentation schématique, si l'on pouvait assigner à chaque flèche une épaisseur correspondant à l'importance de la migration, mais on ne peut évaluer celle-ci ni pour une année donnée, ni a fortiori, comme il conviendrait, pour une série d'années, voire une longue durée. Enfin, l'emploi des flèches n'est pleinement justifié que si, tout au long de leur tracé, la migration laisse des traces sensibles, si à chaque flèche correspond peu ou prou l'avancée d'une sorte de «front pionnier» ; or, si ce type de mouvement existe, on note aussi des modes de déplacement d'un autre genre, où les émigrants gagnent le plus rapidement possible un point éloigné, sans souci d'étapes intermédiaires (c'est le cas des travailleurs du Sud ou Sud-Est qui partent dans les plantations du Nord de l'île) ; dans ce deuxième cas, le symbole continu de la flèche fausse la vision de la réalité : mieux vaut figurer les immigrants seulement à leur point d'arrivée grâce à une carte par plages. C'est à ce système que nous avons le plus souvent recouru, tout en utilisant les flèches pour représenter un certain nombre de «fronts pionniers», ou du moins de mouvements continus spatialement, qui sont bien repérés.

Les trois premiers cartons figurent par des trames la place des immigrants de six ethnies ou groupes d'ethnies dans les régions d'immigration. On a choisi les groupes qui apportent la contribution la plus importante au peuplement des zones d'immigration, les Merina, les Betsileo, les Tsimihety, les Bara, les Antandroy (auxquels nous avons ajouté les Mahafaly), enfin, le groupe des peuples du Sud-Est (Antambahoaka, Antaimoro, Antaifasy, Antaisaka, et, ce qui est sans doute discutable, les Antanosy). Les autres groupes ethniques, soit ne quittent guère leur région d'origine (c'est le cas des Betsimisaraka et des Sakalava), soit ne contribuent que dans une proportion infime aux mouvements de migration.

Il ne nous a pas paru satisfaisant d'utiliser dans ces cartons le

chiffre absolu de population de chaque ethnie, ni la densité de ces ethnies dans la région. On ne saurait, en effet, mesurer l'importance d'un mouvement migratoire par ces seuls chiffres: si quelques milliers d'immigrants se perdent dans une masse beaucoup plus importante, ce qui peut être le cas dans des régions densément peuplées, sans avoir en fait un grand rôle dans la vie locale ils apparaîtraient pourtant avec vigueur sur la carte. En fait, l'importance régionale d'une ethnie immigrée, à effectifs absolus comparables, est plus grande dans une région peu peuplée, où elle représente un fort pourcentage de la population, que dans une région déjà densément occupée. Ceci nous a donc conduit à calculer un «indice d'importance régionale», assez simple, qui est le produit de la densité de l'ethnie dans la région considérée par son pourcentage dans la population totale de la région. Sous une formulation mathématique, l'indice peut s'écrire:

$$I = \frac{Pe}{S} \times \frac{Pe \times 100}{P}, \text{ dans lequel } P \text{ est la population totale, } Pe$$

la population de l'ethnie, et S la superficie de la région. Chaque ethnie étudiée n'a été figurée que dans les régions où son indice est supérieur à 2; tandis que le pays d'origine ou le domaine propre de chaque ethnie (marches pionnières intérieures comprises) a été figuré par une trame continue légère de la couleur adoptée pour l'ethnie. On a dû représenter sur chaque carton deux ethnies différentes; les groupements ont été effectués de deux manières: ou bien on a groupé deux populations voisines, présentant des traits communs et dont il est intéressant de comparer les migrations, ou bien au contraire (comme pour les Tsimihety et les peuples du Sud-Est), on a placé côte à côte deux ethnies très éloignées géographiquement, mais dont les migrations contrastées sont intéressantes à opposer.

Pour des raisons d'échelle, enfin, il a fallu, non sans regrets, choisir comme unité de représentation la sous-préfecture.

Les seuils choisis ont été les valeurs de l'indice 50, 10 et 2; comme un même indice moyen, par exemple, peut correspondre soit à un fort courant migratoire dans une région bien peuplée, soit à un courant moins fort en valeur absolue mais plus fort en proportion dans un pays moins densément occupé, il nous a semblé utile de préciser la signification de l'indice pour des densités totales données.

Valeur de l'indice	Densité de la Sous-Préfecture	% de l'ethnie migrante dans la population totale	Densité ethnie migrante dans la Sous-Préfecture	Immigrés pour 8 000 km ² (1)
50	100	7,07	7,07	36 360
50	10	22,4	2,24	17 920
50	1	71,0	0,71	5 680
10	100	3,16	3,16	25 280
10	10	10,0	1,00	8 000
10	1	32,0	0,32	2 560
2	100	1,41	1,41	11 280
2	10	4,5	0,45	3 600
2	1	14,0	0,14	1 120

(1) Valeur brute de la superficie moyenne des sous-préfectures dans les provinces de Diégo-Suarez et Majunga, les préfectures de Morondava et Tuléar, principales zones d'immigration.

Le dernier carton est consacré à une figuration schématique, sans valeur statistique, des principaux mouvements de progression lente de la population, aboutissant à un peuplement assez continu de l'espace parcouru, et qu'on peut au sens large qualifier de «fronts pionniers». Il n'a, en général, pas été possible de figurer de manière différente des mouvements anciens et des mouvements actuels: les migrations sont un phénomène de longue durée, et les mêmes directions se retrouvent à époques différentes, avec des variations d'ampleur, et malgré parfois des temps de retrait. La plupart des mouvements anciens se poursuivent même si aujourd'hui aucune augmentation numérique sensible de la population immigrée n'est relevée: les plus anciens des immigrés peuvent s'assimiler et être remplacés pratiquement dans les statistiques par de nouveaux venus; plus fréquemment, tandis que certains émigrés retournent dans leur pays, d'autres viennent prendre leur place. Nous avons, cependant, fait un sort particulier au mouvement des Antanosy vers la vallée de l'Onilahy, pour lequel nous avons utilisé des flèches en pointillé, car cette migration de masse, qui semble aujourd'hui interrompue, a eu une grande importance dans le peuplement du Sud malgache. Le figuré des principales vallées, et des régions de densité supérieure à 10 (la moyenne nationale à peu de chose près) doivent aider à la compréhension des mouvements.

III. — COMMENTAIRE

La localisation des fortes densités dans l'Est et le centre de l'île, le sous-peuplement de l'Ouest et du Nord-Ouest plaident pour la prédominance des mouvements d'Est en Ouest. De fait, ce sont les régions occidentales qui reçoivent de loin le plus fort contingent d'immigrants, mais d'autres mouvements, à petite ou grande distance, viennent recouper ces directions principales.

Les originaires des Hautes Terres, Merina et Betsileo, participent clairement au grand mouvement vers l'Ouest, mais l'essentiel de leurs migrations, quant aux effectifs, n'apparaît que sur la carte des directions de migrations: disposant en Moyen-Ouest d'une réserve de bonnes terres à peu de distance, c'est d'abord là qu'ils se rendent, au contact de leurs pays d'origine, même si les Betsileo débordent quelque peu en pays

merina. A plus grande distance, ils quittent les Hautes Terres mais tandis que les Merina ne vont guère que vers le Nord-Ouest, et, à contre courant, dans la région du lac Alaotra, l'émigration betsileo est plus variée dans ses buts: le Nord-Ouest aussi, mais également le bassin de Morondava et la région de Tuléar. La présence de groupes merina appréciables en pays betsileo, à Tamatave et le long du chemin de fer, dans toutes les capitales de province, souligne une implantation urbaine qui s'ajoute à la colonisation paysanne.

Si, par des mouvements à faible distance, les peuples du Sud-Est élargissent peu à peu leur territoire dans la région de la Falaise et, au delà, dans l'Est du pays Bara, ils effectuent surtout des mouvements à longue distance en direction de l'Ouest et du Nord-Ouest, jusque dans les basses vallées des fleuves, où, dans certains secteurs, ils peuvent être, de loin, le groupe le plus important. Gagnant même l'extrême Nord, et les franges du pays betsimisarakaka, les groupes du Sud-Est sont sans doute les plus largement répandus à travers Madagascar, et apparaissent comme la principale source d'émigrants, même si leur influence régionale est limitée par une fixation incomplète, qui les réduit le plus souvent au statut de salarié ou de métayer. Deux régions seulement ne les accueillent guère: les Hautes Terres centrales et le pays tsimihety.

Le groupe tsimihety apparaît, en effet, aujourd'hui comme le deuxième grand groupe migrateur, dont l'expansion, beaucoup plus concentrée géographiquement, aboutit à un contrôle plus serré de l'espace. Il a d'abord entièrement colonisé, comme les Merina et les Betsileo, les régions plus basses qui jouxtent son domaine traditionnel (cf. planche 21) mais, au delà, il rayonne dans toutes les directions, tant vers l'Est, dont il est peut-être originaire, que vers le Nord et l'Ambongo, en suivant autant que possible le réseau des vallées.

Ces mouvements à dominante Est-Ouest sont le fait de groupes d'agriculteurs qui cherchent d'abord à s'installer dans les vallées pour pratiquer la riziculture. Ils contrastent avec des courants de migration de direction générale Sud-Nord, qui mettent en jeu des effectifs moins considérables, et qui sont le fait d'immigrants moins soucieux de se fixer sur un terroir particulier, pasteurs, ou émigrants temporaires à la recherche de salaires.

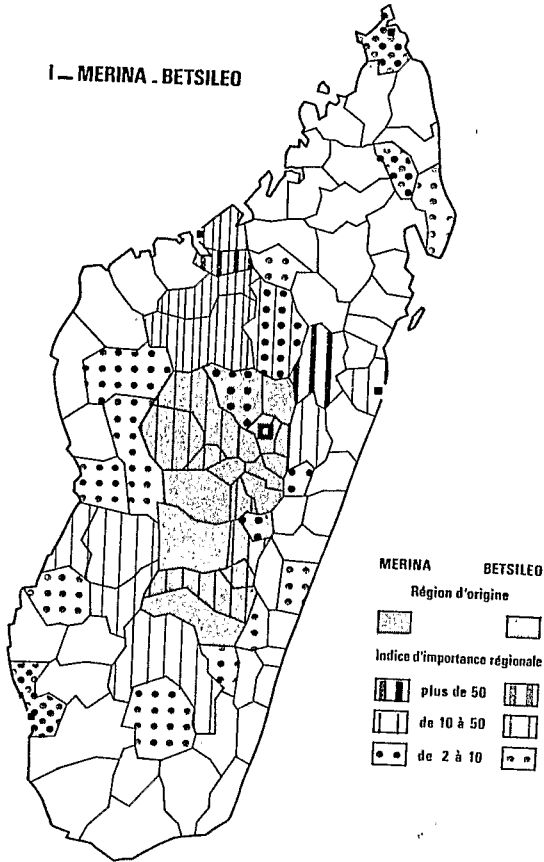
Si les Antandroy tentent de s'étendre sur les marges de leur pays d'origine, ils partent surtout à très longue distance comme manœuvres ou marchands de bœufs. Hormis quelques petits établissements qui ne peuvent être décelés sur cette carte, ils ne laissent sur leur route aucun peuplement continu et leurs secteurs d'immigration apparaissent comme des noyaux séparés.

Il en va tout autrement des Bara qui, cernés par la progression méthodique des groupes voisins (Betsileo, Antaisaka, Antandroy), effectuent cependant un important mouvement Sud-Nord à travers le Moyen-Ouest et la dépression périphérique au pied des massifs anciens, atteignant aujourd'hui au Nord la région de Morafenobe. Cette progression, qui est peut-être dans certains cas une reconquête, coupe perpendiculairement le mouvement Est-Ouest des Merina et des Betsileo.

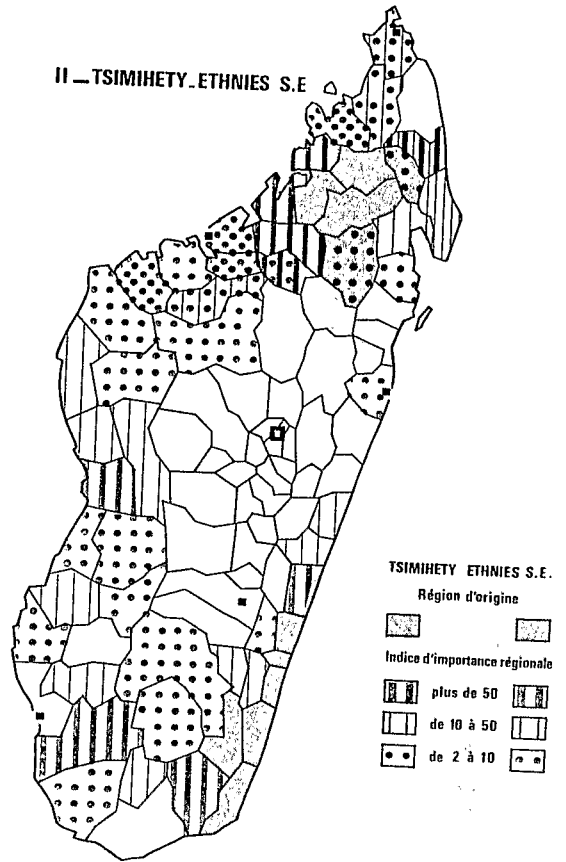
Rares sont les régions qui, aujourd'hui, ne sont pas quelque peu touchées par les migrations rurales. Si les Hautes Terres, densément peuplées, plus urbanisées et policées aussi, n'attirent guère d'immigrants des régions périphériques, elles n'ignorent pas les migrations paysannes à courte distance surtout vers le Nord, conduisant des paysans betsileo vers Antsirabe et Tananarive, des Vakinankaratra en Imerina centrale. Certes, il s'agit souvent de cas limites entre migration rurale et migration vers la ville, mais beaucoup de ces immigrants continuent de pratiquer l'agriculture. En définitive, hormis l'Extrême-Sud, peu attirant, une seule région reste à l'écart des courants de migration: la façade orientale au Sud de Maroastrera: point de terres de vallée disponibles, peu d'activités urbaines et industrielles hors de Tamatave, un climat et une végétation déconcertants: autant de facteurs qui permettent de comprendre cette situation. Mais on voit moins bien, par contre, pourquoi les Betsimisarakaka et les Tanala ne quittent pratiquement pas leur pays: on peut admettre que les rapports entre les hommes et le milieu naturel forestier sont si étroits, ont donné naissance à un tel complexe de civilisation, que l'émigration dans des régions naturelles différentes impliquerait une rupture difficilement supportable.

Faute de données, on peut s'interroger longtemps sans conclure sur l'importance numérique de ces mouvements de population: seule une observation permanente le permettrait, en saisissant les retours au pays comme les arrivées. Mais, même si elles n'intéressent que des effectifs médiocres, les migrations intérieures pratiquées par presque toutes les populations dans la plupart des régions de l'île, sont d'une haute importance pour son évolution. Outre qu'elles favorisent les relations entre groupes, elles ont déjà abouti à une mise en valeur partielle de l'ensemble du territoire et à l'établissement de relations complexes entre groupes locaux et immigrants. Peu de terres vraiment libres, surtout parmi les plus riches, mais peu de terres, de surcroît, qui ne fassent pas l'objet de réseaux complexes de droits divers. Si une émigration doit être encouragée, elle doit à la fois être contrôlée par un encadrement technique qui évite la dilapidation des ressources naturelles, et être ordonnée de manière à ce que chacun trouve plus aisément sa place.

I - MERINA - BETSILEO

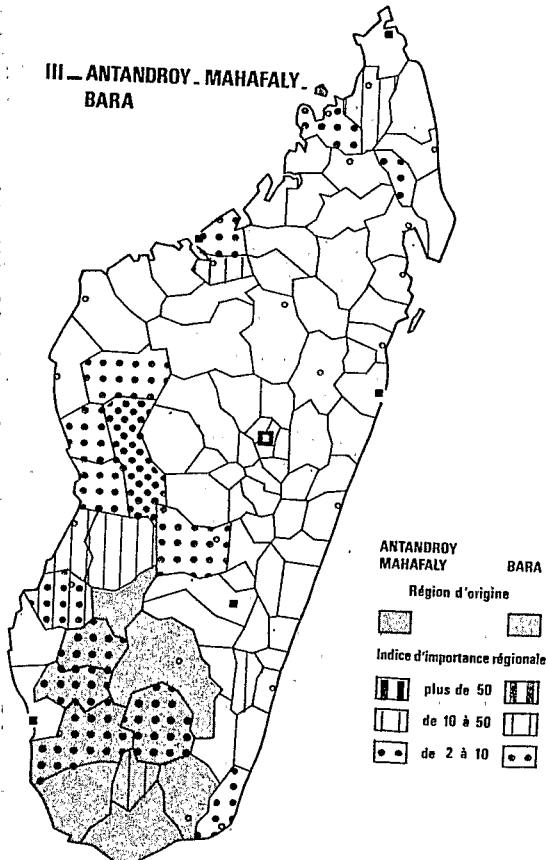


II - TSMIHETY - ETHNIES S.E.



50 0 100 200 300 400 km.

III - ANTANDROY - MAHAFALY - BARA



IV - DIRECTIONS D'EMIGRATION

